Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE







Iean-Marie Corbusier ORDONNANCE DU RÉEL









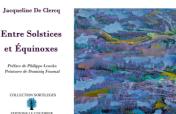
Anne roman

Terre d'Âmes L'Harmattan

François Emmanuel Raconter la nuit

LES ÉJOINTÉS

FRANÇOISE LISON-LEROY











DIADÈMES D'AMARANTE DES COURS DE FRANCE & DE NAVARRE



IEAN-LOUP SEBAN

Frontispice de Bernard Gilbert

Éric Brogniet

LUMIÈRE DU LIVRE

ROSE NOIRE



SOMMAIRE

:		
PRÉSIDENT		
CARINO BUCCIARELLI		
VICE-PRÉSIDENTS	E	
MICHEL JOIRET	Errata, relecture, etc.	
MARTINE ROUHART	par Daniel Charneux	3
TDÉGADUED	D'une littérature belge de langue	
TRÉSORIER	française à une littérature française	
FRÉDERIC BEGUIN	de Belgique	
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL	par Robert Massart	5
CHRISTIAN DEBRUYNE	r	
OTINIOTIAN DEBROTNE	Les revues culturelles perdent du	
CONSERVATEUR DU MUSÉE	terrain	
CAMILLE LEMONNIER	par Pierre Guérande	16
JEAN-LOUP SEBAN	par 1 lerre Guerande	10
	Lectures	20
ADMINISTRATEURS :		20
ÉRIC ALLARD	Activités de nos membres	64
ISABELLE BIELECKI		O I
ARNAUD DELCORTE		
COLETTE FRÈRE		
SYLVIE GODEFROID		
ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Éditeur responsable: Carino Bucciarelli	
PHILIPPE LEUCKX	Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine	
ROBERT MASSART	Rouhart, Michel Joiret.	
JEAN-POL MASSON	Mise en page : Frédéric Vinclair Relecture: Daniel Charneuxr	
ALEXANDRE MILLON	Impression: Relie-Art (Bruxelles)	
YVES NAMUR		
ÉVELYNE WILWERTH	Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.	

Errata, relecture, etc.

par Daniel Charneux

Heureusement que j'étais assis quand j'ai ouvert le dernier numéro de Nos Lettres. Quelle surprise, en effet, de découvrir dans l'en-tête de l'excellent article de Jean-Pol Masson, Wouah! Le chien dans le langage figuré, le mot « langage » écrit à l'anglaise : « language ». Surprise d'autant plus désagréable que, depuis le numéro 37 de notre revue, j'en assume bénévolement la relecture.

Le mot étant correctement orthographié dans le titre de l'article, je dois expliquer cette bévue – pour laquelle je plaide coupable mais avec circonstances atténuantes.

Notre secrétaire Frédéric Vinclair possède de nombreuses qualités. Un seul exemple : sa remarquable présentation des œuvres de Gérard Adam lors de la belle soirée d'hommage en iuin dernier (ie cite Gérard : « Frédéric doit être le seul à avoir lu tous mes romans ! »). Mais Frédéric sait qu'il ne possède pas - comme les musiciens parlent d'oreille absolue l'orthographe absolue.

C'est la raison pour laquelle, voici quelques années, je lui ai proposé de relire la revue avant sa publication, ce qu'il a accepté avec la modestie que nous lui connaissons.

Pratiquement, il m'envoie tous les textes en Word, je les relis et les lui transfère après éventuelles corrections, puis il les met en page, ajoute illustrations, légendes, en-têtes... Il m'adresse ensuite le « PDF » final pour un ultime survol. C'est à ce stade qu'en juin dernier, j'ai laissé passer cet intempestif «language». Je séjournais alors en Ombrie et ne disposais, pour cette relecture, que du petit écran de mon smartphone, si bien que la coquille m'a échappé et que j'ai donné un peu

ERRATA, RELECTURE, ETC.

légèrement mon imprimatur...

Ceci dit, les fautes d'orthographe sont rarissimes dans des articles rédigés par des écrivains. Je m'attache surtout à uniformiser certaines polices. Par exemple, je remplace les disgracieuses apostrophes droites (« l'homme ») par leur version en forme de virgule (« l'homme »), de même pour les guillemets : français (« ... ») plutôt qu'anglais ("..."). Je vérifie aussi que les citations sont, soit en italiques, soit entourées de « guillemets », mais pas « les deux ensemble ». Je m'attache également à ce que les notes en bas de page soient appelées en utilisant la fonction de Word : « Références - Insérer une note de bas de page ». Et cætera, et cætera...

Je vous prie donc, pour plagier le beau titre de Grégoire Polet, d'excuser les fautes du copiste et vous souhaite une agréable lecture de ce numéro de rentrée.

D'une littérature belge de langue française à une littérature française de Belgique

par Robert Massart

n aborde habituellement la littérature belge de langue française comme n'importe quelle autre littérature nationale, espagnole, anglaise, italienne, etc. Ce que l'on ne sait pas toujours, c'est que le concept de littérature belge francophone recouvre en réalité deux courants littéraires très différents l'un de l'autre, je dirais même étrangers l'un à l'autre.

Après 1830, au lendemain de sa fondation, l'État belge a tout naturellement éprouvé le besoin de se doter de sa propre littérature. En 1867 parut une première œuvre de grande envergure : La légende et les aventures de Thyl Ulenspiegel. L'auteur, Charles De Coster, était sûr qu'il venait de donner à la Belgique son épopée nationale et son héros emblématique, un jeune homme luttant avec esprit contre le cruel oppresseur espagnol. En fait, c'était aux précurseurs de la renaissance nationaliste flamande que De Coster venait d'apporter, à son insu, leur mythe fondateur. Tous les ingrédients d'un bon roman se retrouvent dans son œuvre : un homme, un paysage, une passion, Thyl lui-même (dont l'origine remonte à une ancienne légende allemande), la Flandre et l'amour passionné de ce pays auguel il faut rendre la fierté en le débarrassant de l'occupant étranger.

Tout est flamand et germanique dans l'œuvre de De Coster:

la truculence baroque de l'écriture et de la narration, l'expressionnisme et le romantisme exacerbés et, enfin, le mysticisme. Certes, on m'objectera que l'auteur a tout de même écrit ce livre en français ; en effet, il ne lui serait pas venu l'idée d'utiliser une autre langue : il était bruxellois, francophone, de mère wallonne et de père flamand, appartenant à la bourgeoisie belge entièrement francisée du 19e siècle, et dans un jeune État dont la seule langue officielle était alors le français.

Thyl l'Espiègle fait figure, en quelque sorte, d'acte de naissance d'une littérature grâce à laquelle la Flandre retrouvait un moyen de faire entendre sa voix. Pendant un siècle, jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, des écrivains flamands, romanciers, poètes, dramaturges, vont produire en français des œuvres de grande importance, dont quelques authentiques chefs-d'œuvre, sous l'étiquette de «littérature belge». Au cours de la même période, dans la partie francophone, historiquement francophone, du pays, Wallonie et partiellement à Bruxelles, d'autres auteurs, dont la langue française est la seule véritable langue maternelle, écriront aussi, mais leur travail aura d'abord moins de retentissement.

Sans les drames de Maurice Maeterlinck, il n'existerait probablement pas de théâtre symboliste en français. Premier Prix Nobel de littérature décerné à la Belgique, en 1911 (et le seul à ce jour), Maeterlinck, sur le plan officiel, dirais-je, est l'une des plus grandes gloires des lettres belges de langue française. Je pourrais en dire autant d'Émile Verhaeren, grand poète symboliste et chantre de la modernité industrielle dont les interventions étaient plébiscitées partout à travers la France, et qui trouva d'ailleurs la mort sous les roues d'une locomotive en gare de Rouen, au terme d'une tournée de

conférences.

Un peu plus tard, au cours de la première moitié du vingtième siècle, ce sont encore deux auteurs belges qui vont redonner vie à un théâtre français qui se portait assez mal : Fernand Crommelynck et Michel de Ghelderode.

Tous ces écrivains ont leur place indiscutée dans les anthologies littérature française et c'est la France bien souvent qui les a découverts et assuré leur succès avant que la Belgique, rassurée ainsi sur leur valeur, ne lui emboite le pas, selon une habitude bien connue. C'est Lugné-Poe qui fit monter Le Cocu magnifique au théâtre de l'Œuvre, en 1920,



Fernand Crommelynck.

inaugurant de cette manière la carrière de Crommelynck. Néanmoins, sous leur vernis français dû à la langue dans laquelle elles furent écrites, ces farces tragiques ne peuvent cacher longtemps leur tempérament flamand. Tout comme chez De Coster, l'outrance, la sauvagerie baroque, la luxuriance verbale, la sensualité, sont des caractéristiques de ce que l'on appelait au temps du romantisme le « génie du Nord », lequel est l'antithèse même des contraintes classiques de l'abstraction et de la mesure. N'a-t-on pas dit du théâtre de Crommelynck que c'était « Molière et Racine revus par Shakespeare »?

Que dire alors de l'apport de Michel de Ghelderode ? Bruxellois de naissance mais de parents flamands, Adhémar Martens, de son vrai nom, se pare rapidement d'un pseudonyme qui évoque à la fois l'aristocratie et la Flandre profonde. Alors que chez Crommelynck les lois de la dramaturgie agissaient comme un frein à la tentation des excès, Ghelderode, lui, n'a cure de cela : ses pièces sont des drames grotesques où les personnages gesticulent comme des

marionnettes. On crie, on se bouscule, l'expressionnisme ici est à son comble et le baroque triomphe dans une langue étrange où l'auteur n'hésite pas à mêler le flamand au français, les flandricismes et les belgicismes. Des critiques sévères ont même parlé de « bouillie linguistique »

Tirant profit d'une ambigüité bien pratique, officiellement «belges» – l'étranger ne connait qu'un pays : la Belgique –, tous ces grands auteurs ont fait cadeau à la Flandre d'un renom littéraire de premier ordre. Ils ont contribué, à partir du 19e siècle jusqu'au milieu du 20e, à doter leur région de la même aura que ses grands peintres dans le domaine des beaux-arts. Ils ont mis un terme à la longue éclipse culturelle que la Flandre avait subie depuis le 17e siècle jusqu'à son intégration dans le nouveau Royaume créé en 1830.

Certes, ces chefs-d'œuvre se sont faits en français, et pourquoi pas ? La langue française était un langage comme un autre, comme jadis la peinture, qui permettait à la Flandre de se faire connaitre autour d'elle et de rayonner. Ghelderode le dira dans ses Entretiens d'Ostende : « (Je suis) de Flandre par le sang et par les songes, mais de France par la langue et l'aspiration à l'universalité. » On ne saurait être à la fois plus clair et plus ambigu, voire plus hypocrite comme ont dit les mauvaises langues. Ecrivain génial, Ghelderode n'en était pas moins un grand opportuniste, car il ne cachait pas sa haine de la Belgique officielle. Traduites en néerlandais, ses premières pièces furent jouées par une troupe flamingante, et, pendant la guerre de 1940-1945, il tint une chronique culturelle sur les ondes de la radio belge alors aux mains des nazis. Quoi qu'il en soit, Ghelderode peut être considéré comme le dernier grand représentant de ce courant littéraire « flandro-

francophone » dont nous avons vu dans quelle mesure il est éloigné de ce qui fait les marques fondamentales de la littérature française : clarté, sobriété et primauté donnée aux idées, à la pensée, sur l'émotion et la sensualité. Mais c'est peut-être aussi ce ton décalé qui a tellement plu au public français, au début des années 1950, au point de faire de Michel de Ghelderode l'auteur le plus joué en France durant cette période.

Ce que je viens de dire ne concerne pas seulement l'auteur de la Ballade du grand macabre, tous les écrivains cités avant sont comparables : ils écrivent en français dans un style différent qui apporte une pointe d'exotisme dans le concert des lettres françaises, leur environnement affectif, leur arrière-plan culturel et les thèmes qu'ils choisissent sont flamands. Tout le théâtre de Maeterlinck est empreint de l'atmosphère de l'Europe germanique et, en poésie, ses Douze chansons s'inspirent de vieilles complaintes populaires flamandes. Verhaeren, de son côté, quand il devient lyrique, compose un recueil où il chante Toute la Flandre et spécialement les paysages de la mer du Nord dans La Guirlande des dunes. Rodenbach consacre un roman à Bruges-la-Morte, d'autres préfèrent les quartiers du port d'Anvers, la campagne des polders ou la Campine.

Tous cependant se sentent aussi, à un moment ou un autre, obligés de s'expliquer sur le fait qu'ils utilisent le français dans leur œuvre : depuis Georges Eeckhoud (mort en 1927) un dit lui-même « Flamand latinisé qui se atteint d'hermaphrodisme racique » jusqu'à Maris Gevers, ici, dans un extrait de Madame Orpha (1933) :

J'étais, ainsi que beaucoup d'enfants de la bourgeoisie flamande, élevée exclusivement en français par mes parents. Ils m'avaient donné l'amour des arbres, des plantes, des météores, c'est pourquoi la nature me parlait en français. Mais

toute la part populaire de ma vie restait flamande, toute l'humanité, représentée par moi, par les paysans et les gens du village. [...] Les termes précis me furent connus très tôt en français. Les mots qui concernaient mes sensations enfantines vivaient en flamand, mais je parlais cette phonétiquement, en illettrée. Quand les termes m'échappaient, je les complétais par un contexte français. Il y avait en moi une



sorte de dualité. Intelligence française, mais tout ce qui était expérience personnelle, choses perçues par les sens, se développait en flamand, je restais un sauvage petit animal flamand.

Et de son côté, Suzanne Lilar, disparue en 1992, nous confie dans Une Enfance gantoise:

[...] peut-être aurais-je choisi d'écrire néerlandais, ce qui, sans être une disgrâce, m'eût

menée moins loin sur le plan de l'écriture. Car mon œuvre y eût perdu cette vibration si caractéristique des écrivains qui vivent à fleur de deux langues et à l'affrontement de deux cultures. Mais il est vain de spéculer sur ce qui aurait pu être. Reste que le français fut ma première langue maternelle, celle dont j'ai reçu l'adoubement et que j'ai pu croire mienne, même si je n'ai pas à son égard les réflexes de propriétaires des Français, même si je n'ai cessé d'être exposée à la fascination de la différence.

Quand Suzanne Lilar écrit ces lignes, vers 1976, la Flandre de langue et de culture françaises n'existe déjà plus, le mouvement nationaliste flamingant est devenu une machine bien rodée qui domine la politique de la Belgique et lui impose à peu près tout ce qu'il veut. C'est encore Suzanne Lilar qui le dit : « L'aile avancée du parti flamand, figée dans le souvenir des injustices et le projet de sa revanche, ne songe qu'à

écraser la langue et la civilisation françaises au profit de la germanité. »

À cette époque, en effet, la section francophone de l'université de Louvain vient d'être expulsée de cette ville du Brabant flamand. La Flandre a presque achevé sa mission d'homogénéisation culturelle et linguistique. En Flandre, aujourd'hui, on ne parle et on n'écrit plus autrement qu'en néerlandais (sinon en anglais).

Il n'en reste pas moins vrai que tous ces brillants écrivains qui ont œuvré à la restauration de l'identité flamande l'ont fait avec grandeur : un Ghelderode, par exemple, a démontré dans son théâtre que les plus grands mythes universels pouvaient être réinterprétés à travers la culture populaire flamande. Ainsi, dans Mademoiselle Jaïre, nous revivons l'avènement du Christ sur la terre, le tout se passant non pas à Bethléem ou à Nazareth, mais dans les bas-fonds de Bruxelles



Suzanne Lilar. Photo: C. Leirens.

ou d'Ostende, et celui que l'on surnomme « le roux », c'est Jésus, mais vu par le peuple des buveurs de bière comme un marginal étranger et inquiétant.

Somme toute, cette littérature belge de langue française, que l'on appellerait mieux « littérature flamande d'écriture française », s'apparente à l'ensemble des littératures de la Francophonie : les innombrables auteurs africains et autrices africaines, arabes, ou des Antilles, qui écrivent en français l'utilisent de la manière qui leur plait pour parler de réalités qui leur sont propres, et c'est de cette manière nouvelle, peu académique parfois, qu'ils ont de traiter la langue française, qu'ils tirent une grande part de leur originalité et de leur succès.

Il est temps à présent de dire quelques mots de l'autre courant littéraire. Dans la partie romane, historiquement francophone, de la Belgique, en Wallonie et à Bruxelles, d'autres écrivains ont toujours écrit en même temps que les Flamands. Toutefois, à la différence de ceux-ci, ces écrivains francophones « natifs », dirais-je, pour les distinguer des précédents, ne visaient pas, en prenant la plume, la réalisation d'un projet particulier, si ce n'est l'envie ou le besoin de créer et de s'exprimer par l'écriture. Très tôt, ces autrices et ces auteurs vont situer leur œuvre dans la mouvance des grands courants européens en s'arrimant à ce qui se fait à Paris.

Quand, en 1937, le Prix Goncourt est décerné à Charles Plisnier pour Faux Passeports, un recueil de cinq nouvelles (et son roman Mariages), il est le premier écrivain étranger à le recevoir, mais, au fond, les Français le considèrent-ils vraiment comme un étranger ? Ses romans, Mariages, Meurtres, sont des cycles romanesques à la manière de ceux de Roger Martin du Gard, de Duhamel ou de Jules Romains, dans lesquels la société bourgeoise est critiquée et analysée à l'aune des grands débats de l'époque, l'antagonisme entre droite conservatrice et marxisme.

Certains auteurs quittent la Belgique aussitôt qu'ils le peuvent pour aller vivre à Paris, voire ailleurs en France. C'est le cas de Georges Simenon. Ce dernier ne reniera pas ses origines wallonnes, liégeoises - quelques-uns de ses romans prennent la Cité ardente pour cadre - mais c'est Paris et la province française qui dominent incontestablement dans une grande partie des romans de cet écrivain qui se réclamait, pour son idéal stylistique, de Colette. Le Namurois Henri Michaux est un autre transfuge célèbre. Alors qu'un foyer de surréalisme belge se développe dans la province de Hainaut, au début des années 1930, autour d'Achille Chavée qui se dispute avec les surréalistes français, Michaux, lui, décide de rompre avec son

pays natal, dégouté par la mesquinerie conformiste de son environnement. Il voyage à travers le monde entier avant de se fixer en France. Il obtient la nationalité française en 1955.

Aujourd'hui, dans la littérature française de Belgique, c'est le genre romanesque qui connait le plus grand dynamisme. Les poètes belges, comme les français, vivent surtout à l'intérieur de cercles de passionnés, bien que l'on assiste depuis quelques années à une sorte de renouveau. Quant aux auteurs de théâtre, ils se font dramatiquement rares.

Des romanciers comme Bernard Tirtiaux, Henry Bauchau, Jean-Luc Outers, Jacqueline Harpman, Pierre Mertens, Gaston Compère, Françoise Mallet-Joris, Eugène Savitzkaya, pour n'en citer qu'un tout petit nombre, sont toutes et tous édités en France, principalement à Paris. Toutes et tous ont écrit ou poursuivent une œuvre qui ne se distingue guère de celle de la plupart des romanciers nés en France : leurs préoccupations évoluent autour des mêmes sujets éthiques ou psychologiques. Dominique Rolin, née à Bruxelles et décédée à Paris en 2012, fut longtemps une représentante du Nouveau Roman.

Il n'est certes pas excessif de prétendre que la littérature belge de langue française faite par les Wallons et les Bruxellois est devenue aujourd'hui une littérature française de Belgique, autrement dit une branche de la littérature française assortie de quelques spécificités, telles que l'on peut aussi en déceler chez un écrivain vivant en Touraine, en Bourgogne ou dans le Périgord... Je me bornerai à citer l'exemple de François Weyergans ; Bruxellois de naissance, il est mort à Paris en 2019. Il était parfaitement intégré aux milieux littéraires parisiens et fut d'ailleurs élu à l'Académie française. Son roman Trois jours chez ma mère (Goncourt 2005), n'a rien de typiquement belge ; si l'on peut y relever quelques souvenirs de Bruxelles, on y trouve autant d'évocations du village provençal

dans lequel a vécu sa mère.

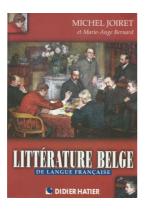
Enfin, n'est-il pas significatif que l'une des plus fameuses romancières belges francophones actuelles, Amélie Nothomb, soit vue par le public français comme une Française ? Ses romans qui paraissent chaque année, au début de l'automne, avec une belle régularité, conviennent particulièrement bien aux lecteurs franciliens pressés qui peuvent les lire en quelques trajets de métro ou de RER. Pétillants d'esprit, intelligents, écrits dans un style incisif, nerveux et concis, les romans d'Amélie Nothomb font parfois penser aux contes philosophiques de Voltaire. Ce disant, je crois que nous sommes loin du lyrisme baroque et de l'expressionnisme du génie du Nord.

J'ai donc tâché de faire voir que deux courants littéraires francophones ont coexisté en Belgique jusqu'au milieu du vingtième siècle : une littérature française faite par des francophones natifs, des Wallons et des Bruxellois, et une littérature flamande d'expression française. Celle-ci a entièrement disparu, ou peu s'en faut, au cours des cinquante dernières années. Les auteurs qui l'ont illustrée jadis appartiennent à l'ensemble des littératures de la Francophonie. Les autres, qui continuent de faire vivre une littérature en français sur le territoire belge, font partie de la grande famille des écrivains français.

Quelques éléments bibliographiques:

- R. Burniaux et R. Frickx, La littérature belge d'expression française. P.U.F., collection « Que sais-je? » n° 1540.
- Joiret et M.-A. Bernard, Littérature belge de langue française. Didier Hatier, 1999.
- Littérature francophone, Anthologie, dirigée par J.-L. Joubert. Nathan-ACCT, 1992.
- Ch. Bonn, X. Garnier et J. Lecarme, Littérature francophone. Hartier-Aupelf-Uref, 1997.

Ce texte applique les rectifications orthographiques de 1990.





Les revues culturelles perdent du terrain

par Pierre Guérande

Les revues culturelles perdent du terrain, c'est notoire : en clair, ce sont évidemment les chances de sauvegarde mais aussi d'évolution future d'un patrimoine qui s'amenuisent sous nos veux, mais bien plus encore la survie d'un regard critique et démocratique sur les faits de société et leur devenir.

Nos contemporains ont un besoin incontestable de trouver du sens aux événements et aux décisions qui les concernent : le tragique quotidien les fait en outre rechercher un légitime divertissement, jamais aussi indispensable depuis l'époque où Blaise Pascal en dénigrait plutôt la valeur! Pour autant, on se contente alors d'une presse où le sensationnalisme et l'éphémère tiennent toute la place, quand il ne s'agit pas des messages diffusés sur le Net et dont rien ne vérifie la véracité!

Prenons dès lors le domaine du livre, mais ce pourrait aussi être celui du film d'auteur ou de la musique classique : mis à part des lecteurs - à leur tour excessifs - qui se flattent de ne jamais lire de romans ni de fréquenter aucun spectacle, on doit reconnaître que bien peu de citoyens optent pour la lecture d'essais sinon ceux signés par des grandes pointures du moment, soutenues celles-là par les médias les mieux inspirés.

À ce compte, il reste peu de place pour des auteurs plus anonymes, capables de réflexion et de recherche, et qui, le plus souvent, offrent gracieusement leur concours à des revues qu'ils savent en péril : renouveler, dans le futur, la qualité et le nombre des journalistes d'investigation, des correspondants de presse éclairés et des mémorialistes de valeur posera de

LES REVUES CULTURELLES PERDENT DU TERRAIN

sérieux problèmes : actuellement déjà, bien des revues sont aux mains, si l'on ose dire, de bénévoles passionnés qui survivent vaillamment sans vrais subsides ni soutiens reconnus.

Aussi faut-il, en cette matière comme pour la défense de l'environnement, compter essentiellement sur les forces vives de la base : ne devons-nous pas cibler davantage nos centres d'intérêt et, singulièrement, nos lectures ? Il est de fait que les contenus révélés par les revues et les essais nous apportent souvent un réel enrichissement qui est bien moins ressenti, à long terme, avec un roman ou un magazine! Se souvient-on seulement, après quelques années, de ces pages romancées ?

Un de nos maîtres, au temps de nos chères études, recommandait qu'on se choisisse « pour la vie » un philosophe et un poète qu'on adopterait selon son cœur, et sans nul autre critère. Cette invitation pourrait être réactualisée à propos des revues : qu'on en repère une qui ait notre adhésion foncière pour des raisons qui nous sont propres, et qu'elle soit de nature à escorter notre existence pendant longtemps, si elle ne nous décoit pas.

Là aussi, comme pour la planète, il est grand temps!

Lectures

Jan BAETENS, Changer de sens. Poésies. Billère: éd. L'herbe qui tremble, 2023.

Un voyageur amer dans Rome revisitée.

Jan Baetens est revenu à Rome, l'esprit intéressé par de trop vagues souvenirs et une ville devenue méconnaissable. Rome avait, jadis, fait les frais du regard acerbe d'un Gracq frustré par ses pauvres bords de Loire.

Quinze poèmes et onze photographies donnent surtout le



change à des lieux désaffectés ou laids (Corviale, par exemple). Il n'y a pas de légende. On reconnaît l'Academia Belgica, la Galerie Nationale d'Art, des gares désertées et le long bâtiment inhumain de 957 mètres de long, Corviale, conçu entre 1975 et 1982.

« Changer de sens », sans doute un titre qui donne l'occasion à l'auteur de revoir sa Rome «autrement», souligne l'errance de l'auteur au travers

d'une ville qui lui file l'ennui ou « la vie prenant refuge dans les détritus ». Pas un mot sur Penna, Pasolini, et pourtant la guigne leur convient comme à cet auteur un peu en marge de la mêlée des amoureux de Rome.

L'heure est plutôt au dénigrement, au « sans souvenirs ».

Dans une langue corsetée, où l'on sent beaucoup d'amertume, le poète Baetens donne de Rome une image détournée pour qui « cherche le paradis » et ne peut le trouver, faute d'amarres solides.

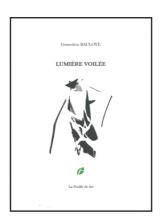
Un désamour sans doute.

Geneviève BAULOYE, Lumière voilée. Poésies. Encres de Pierre Zanzucchi. Beaufour-Druval: éd. La Feuille de thé, 2022.

La lumière se prête aux variations et la poésie intime lui offre des vers qui puissent éclairer ses nuances.

En tercets ou quatrains le plus souvent, la poète, au fil des saisons, recueille les miroitements, dans sa « joie simple », au sein d'une solitude que l'éclat peut rompre, sans une ombre, dans les « reflets du silence », pour que « l'âme déchirée » trouve un peu de baume.

Des vers tout simples eux aussi relaient bien le propos et intiment le lecteur à gagner cette zone où ombre et lumière se rejoignent en beauté.



LECTURES

Éric BROGNIET, Lumière du livre suivi de Rose noire. Poésies. Châtelineau: éd. du Taillis-Pré, 2021.

Nous avons évoqué Éric Brogniet à différentes reprises déjà à l'occasion de la parution de précédents recueils, comme À la table de Sade, Radical Machines, Tutti cadaveri. La parution aux Editions Le Taillis Pré de Lumière du livre suivi de Rose noire nous a paru une belle occasion d'interroger à nouveau Brogniet sur ce « [...] simple tamis/Dans une rivière aurifère » qu'est, à ses yeux, le poème. C'est par ces vers qu'il ouvre le recueil Lumière du livre. En le refermant, le lecteur aura traversé la « Nuit de l'encre, lumière du livre » ...

L'occasion d'identifier avec lui le cheminement, – s'il en est un, déchiffrable par le poète -, dans une bibliographie dont le premier ouvrage, Femme obscure, est paru il y a quarante ans. Pourrait-on en identifier les escales, jalonnant une traversée incessante de l'énigme de la poésie ? Bien sûr, nous évoquerons Lumière du livre dont, en exergue, nous lisons cette première tentative d'identification de ce qu'est la poésie : « L'extrême de la philosophie est la poésie » (Élisa Brune). Ce recueil est-il cela, une investigation de la poésie ? Brogniet, dans le poème d'ouverture, indique la voie : « Le poème est un simple tamis/Dans une rivière aurifère. »

Nous tenterons aussi de reconstituer la composition du recueil. S'agit-il, comme pour un vitrail, d'un d'assemblage de fragments traversés par la lumière qui les transfigure, et, avec le recul – la lecture d'ensemble – donne à voir un paysage intérieur, fait des cinq sens, de la mémoire et de l'amnésie, de la parole et de l'apaisement bucolique, du parfum, de la gourmandise, de la sensualité...? Autant de pistes que le poète – nous semble-t-il – a ouvertes au fil des pages. Il alterne l'angoisse de la mort et le cheminement

lumineux du promeneur, la violence du monde à l'interrogation fondamentale ([...] à la fin, la vie/ne serait-elle que le souvenir d'un rêve ?). L'écriture poétique serait-elle une réponse parce que « Le poème/comme la fleur des champs/se suffit/à luimême »?

On assiste au fil des pages à ce labeur incessant de l'écriture, dénouant sans désemparer « le tremblant alphabet du poème », pour nous emmener vers cette « nuit de l'encre, lumière du livre » qui donne son titre au livre, en l'achevant sur cet oxymore vertigineux.

Mais comme chaque lecture nous donne une perception renouvelée du livre, sans doute y aura-t-il d'autres chemins à défricher lors de l'entretien que nous enregistrons après avoir écrit ces lignes. C'est ce qui fait d'un livre un inépuisable gisement et d'une interview un cheminement incertain : «Écouter, c'est laisser affleurer/des remous de lumière [...]»

Citons, pour clore cette recension, deux citations qui éclairent idéalement la personnalité du poète : « Éric Brogniet s'est hissé au premier rang de la poésie d'aujourd'hui. Comme analyste, comme penseur, comme animateur, mais surtout comme praticien. Il est devenu une des consciences de référence dans le domaine, capable du retrait créatif comme de l'immersion dans l'action. Il est un lyrique surdoué qu'aucune scansion, aucune respiration ne rebutent : dans les registres les plus divers, il fait preuve d'une souveraine sûreté, sachant aussi réinvestir un espace du sacré que l'on croyait déserté par la poésie de ce temps. Brogniet croit à une capacité d'illumination poétique, il y a une fièvre dans cette poésie de la passion, mais aussi une intelligente guidance. La synthèse de la pulsion et de la réflexion donne tout son prix à cette aventure poétique majeure. »

« Accueillir un poète est une tâche délicate. Tout poème ne questionne-t-il pas ? Tout texte contemporain part d'un réel ou

LECTURES

s'efforce de l'atteindre, et l'on pourrait dire que chaque poème se situe entre ciel et terre, enfer compris. Les variantes entre tangible et imaginaire peuvent être multiples, équivoques ou ténues. [...] Avec celle que l'on voit et que l'on ne peut atteindre et celle qui est là et que l'on pourrait toucher, nous embrassons, grâce à vous, la sensibilité de l'univers et, avec le réel, vous jonglez dans l'imaginaire. »

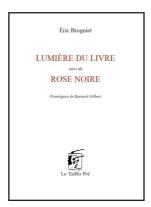
1. Jacques De Decker, Le Soir, 14 février 2001.

S'il fallait élucider la démarche poétique de Brogniet, peutêtre est-ce dans un fragment d'un poème qu'Albert Ayguesparse lui dédia en 1992 (« Les décombres du temps », in Les déchirures de la mémoire) que nous trouverons quelques balises pour nous guider :

« nous enchaînent à elle [la vie] mille complots/des connivences de soleil et de pluie/et dans le lent travail des générations/ le mystère des empires éphémères. »

Jean Jauniaux

Chronique précédement parue sur le site de Jean Jauniaux: www.edmondmorrel.be



Maurice CARÊME, Brabant. Poésies. Préface de Jacques De Decker. Postface de François-Xavier Lavenne. Mons : éd. du CEP. 2022.

Chez Carême, on dirait que le charme agit continûment, qui nous fait redécouvrir, par le seul pouvoir d'humbles vocables, des vérités de tous les âges. (Jacques De Decker)

La Fondation Maurice Carême, dirigée avec une énergie et un enthousiasme infatigables par François-Xavier Lavenne, a pour vocation de préserver et valoriser l'œuvre du poète. L'essentiel de cette activité prend sa source dans la « Maison blanche », siège de la Fondation, mais surtout maison que le poète a construite à Anderlecht et où il a vécu jusqu'à son dernier jour. La maison est aujourd'hui à la fois un musée (où sont notamment conservés les archives et manuscrits) et une «maison d'écrivain» que l'on peut visiter (sur réservation). « Il y a là un émouvant prolongement de la lecture du poète. Chacune des pièces a été conservée intacte depuis le jour de sa mort : la cuisine baignée de la lumière du jardin, le salon et la salle à manger dont les murs sont autant de cimaises pour les amis artistes - Delmotte, Delvaux, Somville, Lismonde, Wolvens... – enfin, le bureau où crayons, cahiers et dictionnaires de rimes semblent attendre son retour. »

La couverture de Brabant est ornée d'une œuvre de Fabienne Havaux.

Le recueil Brabant est disponible à nouveau dans une très belle composition des Éditions du CEP initiée par Richard Miller. Dans une chronique enregistrée en octobre 2011 dans le cadre des « Marges et contre-marges », Jacques De Decker nous confiait : « J'ai eu le bonheur très jeune de très bien connaître Carême. C'était un artisan de la poésie. [...] Carême

LECTURES

est non seulement l'un des grands ambassadeurs de la langue française, mais l'un des rares poètes connus aux quatre coins du monde [...]. Chez Carême on dirait que le charme agit continûment. »

Dans sa postface, Une Arcadie nommée Brabant, François-Xavier Lavenne nous guide « au travers de la poétique de l'émerveillement que déploie Maurice Carême. » [...] Éclairée par une érudition souriante, la lecture que nous propose Lavenne nous décrit l'inspiration du poète, « tendue vers une terre promise, une terre qui contient une double promesse, celle de l'enfance retrouvée et de la poésie qui ne se perd jamais. »

Dans l'actualité des rééditions d'œuvres de Maurice Carême, figurent également celle de MEDUA (Éditions Piranha) et celle du roman Le martyre d'un supporter (Espace Nord). Nous y reviendrons.

Jean Jauniaux Chronique précédement parue sur le site de Jean Jauniaux:

www.edmondmorrel.be



Lorenzo CECCHI, Dans l'enclos. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2023.

Avec ce nouveau recueil de nouvelles, Lorenzo Cecchi, dont c'est le cinquième ouvrage du genre, nous documente sur les relations humaines, leur ressort, leur étirement, leur fin, souvent brutale et douloureuse.

Chaque nouvelle a comme titre un prénom, derrière l'arbre duquel, comme l'indique une citation (de Pierre Le Rouzic), en exergue du volume, se cache la forêt intérieure des sentiments et des actes.

Des actes, plutôt, qui, au fil des récits, révèlent des sentiments cachés, des pulsions refoulées trop longtemps, des désirs aussi de beauté, de communion idéale, que le quotidien a rongés ou qui n'ont pas trouvé à se réaliser. La plupart des personnages sont des écorchés vifs, des inadaptés de la vie, des (r)éprouvés.

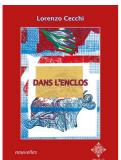
Si certaines nouvelles ont le format habituel du genre, la plupart ne dépassent pas cinq pages et, singularité de l'ouvrage, certaines font une guinzaine de... vers brefs.

Si la tonalité générale se situe dans le registre réaliste, certaines nouvelles tirent vers le fantastique (Bert) ou la poésie. Il y a même une nouvelle dystopique (Stéphane) qui nous projette dans la Wallonie, sous domination frontiste, après les élections de 2024. Si on devine que certaines sont inspirées de la vie multiple de l'auteur, ce volume joue plus que les précédents, il m'a semblé, sur le fil de l'imaginaire.

Métro Delta, fin novembre. Adèle a rendez-vous avec Benjamin, le médecin qui l'a prise en charge aux urgences après son viol survenu un an plus tôt. Sur le quai, elle croit reconnaître son agresseur parmi un groupe d'ados chantant du rap. Elle prend une photo, compose le 112 avant de se prostrer. Conduite à l'hôpital, il apparaît que c'est la huitième fois qu'elle croit reconnaître son agresseur en des individus différents. (Adèle)

Dans le même registre, mais plus léger, un homme est pris de vertige, fait une chute, puis demande à la personne qui le secourt d'appeler Marie à un numéro donné. Sauf que c'est sa femme qui répond et informe son interlocuteur que son mari voit régulièrement, avant de perdre connaissance, cette Marie, une très jeune fille... (Marie)

Dans un autre texte, fort touchant, c'est un vieux couple de soixante années de vie commune dont la chanson fétiche est



Prends mon cœur de Petula Clark, sur laquelle ils se sont rencontrés. Mais Alzheimer a frappé l'épouse qui altère les titres de ses chansons aimées... sauf celle-là. Et l'époux fait de son côté mine que c'est toujours elle qui mène la danse. (Petula)

Dans le registre résolument humoristique, on trouve ce récit à la première personne d'un client du supermarché qui, arrivé à la caisse, crève le sachet de pâtes en le déposant sur le tapis roulant et attire

l'attention à la fois des autres clients et de l'escouade de nettoyage avec son chef, Valentin, peu commode. Le narrateur ne se laisse pas démonter et retourne dans les rayons acheter un autre sachet de pâtes. (*Valentin*)

Comme on le voit via ces quelques exemples, Lorenzo Cecchi parcourt, qui plus est, en cent quarante pages et une quarantaine de nouvelles soufflantes, le spectre des rapports humains et des drames existentiels. Au rythme choisi par l'auteur, plus rock que blues ou tango, cette fois, c'est forcément dense et riche, à la fois de délicatesse et de cruauté; les *chutes* sont terribles.

Dans l'enclos, au milieu de ces quarante-quatre prénoms incarnés, Lorenzo, en maître d'œuvre et tireur des ficelles, est à son meilleur.

LECTURES

Philippe COLMANT, Un monde si tranquille. Poésies. Bruxelles : éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°37, 2023.

Dans un monde à la dérive, où « la pensée automatique » frôle « les mensonges », le poète n'a de recours que ses vers, ses espoirs, son humanisme.

« La liberté précaire », la guerre proche, «le cri des mères», « les ciels d'inquiétude » : le tableau sombre appelle résistance, renaissance, jeunesse nouvelle.

Reste qu'il faut faire silence « malgré l'apnée du monde ».

Philippe Colmant poursuit sa quête dans l'espoir de connaître d'autres mondes, d'autres joies.

Sensible « à la rafle » imposée, « aux masques de toutes sortes », le poème éclaire la route comme « l'ampoule de nuit » et son « étoile neuve ».



Jean-Marie CORBUSIER, *Ordonnance du réel*. Poésies. Châtelineau : éd. Le Taillis pré, 2023.

Ici, une conscience remue de l'aube à l'approche du soir. Dans la quête des mots (si difficile car le mot ne couvre pas le réel), dans cette chasse de la vérité, loin de toute complaisance humaine, on tente le peu, affronter l'avenir en sachant la masse du doute qui écrase tout essai.

Les poèmes en prose cernent avec acuité, profondeur, exigence, notre juste place d'homme éveillé à ce qui se passe et qui n'a que de faibles armes à assumer. Tout être désire « vivre plus loin que nous », faire don de sa liberté.

Si le mot se grave malaisé, la poésie peut-être est cet espace encore sain pour « lancer quelques éclairs » ; le poète serait-il cet éclaireur de fond qui, adossé à l'aube, au réel, se convainc qu'il faut aller au-delà des contraintes, quitte à en payer le prix ? Nous ne pouvons pas rester des combattants de la solitude, tournés vers nous-mêmes, alors qu'il y a tant de cris, de détresses.

Êtres de la fuite, négligeant l'avenir, nous sommes réduits à deviner quelques traces d'espoir, « écho fragile entre nos lèvres ».

Le livre ainsi consigne le réel passé (que d'imparfaits ici), le présent assagi, l'avenir brusque. Chaque jour, nous revenons « avec l'aube » : tâche impraticable sans cesse renouvelée, comme la quête des mots et celle, plus difficile encore, du poème.



Jacqueline DE CLERCQ, Entre solstices et équinoxes. Poésies. Peintures de Dominiq Fournal. Préface de Philippe Leuckx. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, coll. Sortilèges, 2023.

Bonne chose que ce livre - recueil de textes poétiques versifiés et en prose – paraisse dans la collection bien nommée « Sortilèges » car ici langue et peintures offrent ce miracle des rencontres, quand la nature explorée avec amour, l'amour exploré dans Rome, la sensualité convergent pour nous donner, à nous lecteurs, la « langue du regard du geste du sourire », au fil des saisons, dans l'entre-deux d'une parole tournée vers les corps, la nature, l'effeuillement des choses.

Du style, il en est partout dans cette écriture volontiers éclatée, disséminée, dans le regard, dans la combustion même des mots en répétitions, en échos.

Nous avons ici un vrai regard de poète, qui cerne les lieux, découvre un pistil, couvre l'orage, dénude les corps.

Bien sûr, il faut lire, non à la-va-vite, mais en percevant les secrets accords d'une langue qui se nomme, flirte avec Michaux et n'oublie pas que le poème se fabrique, se conçoit -Ponge n'est pas loin.

L'élégante présentation « à l'italienne » est aussi un clin d'œil à la dernière partie du livre – sise via Omero à Rome.





Luc DELISSE, *Une vie d'éclairs*. Nouvelles. Billière : éd. L'Herbe qui tremble, 2022 et *Parler avec les dieux*. Essai. Toulon : éd. Éléments de langage, 2022.

Luc Dellisse a publié deux ouvrages en 2022 : *Une vie d'éclairs* et *Parler avec les dieux*. Ils viennent s'ajouter à une bibliographie déjà longue qui balaye pratiquement tous les genres littéraires, romans, essais, poésie, théâtre, scénario de bande dessinée... Une œuvre de plus de trente titres que l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique vient de saluer en élisant son auteur au siège de Jacques De Decker. Une œuvre construite avec une cohérence magistrale, quel que soit l'éclectisme des chemins qu'elle emprunte, et dont le fil est sans doute qu'il s'agit d'être le scénariste de sa vie.

Pour parler un instant de biographie et de scénario, Luc Dellisse a enseigné le scénario de cinéma en Sorbonne et à l'ULB tout en rédigeant des scénarios pour la télévision et pour la bande dessinée. Des pièces de théâtre, aussi. Il se consacre essentiellement, depuis les années 2000, à la littérature et à la poésie, élaborant, d'un titre à l'autre, une autobiographie fictive où « je » et « il » se superposent. Posant toujours plus loin, toujours ailleurs son regard et repoussant d'une page à l'autre ce que nous pensons avoir reconnu le temps d'un éclair, il dessine et redessine le portrait d'un Luc Dellisse dont nous ne saurons s'il est authentique que dans la mesure où la littérature est véridique.

C'est toute la question ! C'est celle de la littérature. Et l'auteur la maintient ouverte d'un livre à l'autre, d'un texte à l'autre.

Une vie d'éclair et Parler avec les dieux sont à cet égard exemplaires. Écrits dans deux genres distincts, nouvelles courtes et poèmes en prose, ils forment une manière de

LECTURES

diptyque. Ils se répondent l'un à l'autre. Les thèmes glissent d'un volume dans l'autre, s'ouvrent et se déploient sous des éclairages changeants. Car qu'estce qu'un dieu, tel que l'auteur en évoque la rencontre au quotidien, sinon un éclair de conscience, de présence, un éclair de plus dans une vie d'éclairs.

Lire Luc Dellisse demeure une expérience singulière. Je dirais unique si le morcellement de cette expérience en petits instants du monde ne constituait autant d'expériences littéraires à la fois nouvelles et recommencées. Disons, autant de premières fois.

Les premières fois, comme on sait, ça n'existe que parce qu'il y aura d'autres fois. Elles passent, elles sont passées. Et voilà bien ce dont il s'agit. Passer, partir, être ailleurs. Entre deux trains, dans le train, en train de.

Et l'on a le sentiment, en lisant, de devoir aller vite, plus vite qu'on ne voudrait. S'arrêter, fermer les yeux ? Relire pour être sûr d'avoir bien lu ? Par gourmandise? Oui... Mais alors le rythme se brise. Car c'est le rythme qui nous embarque. C'est le rythme d'abord qui suscite le plaisir de le lire. Et même s'il nous rappelle qu'il faut des pauses dans le flux, c'est cette urgence au sein de la syntaxe, c'est le flux d'une langue simple mais sophistiquée, souple mais sans complaisance, une langue classique et sans cesse réinventée, qui nous font chercher notre souffle et nous donnent l'impression d'avoir lu cent pages quand nous n'en avons tourné que trois.

Jacques Richard

Luc Dellisse vient de publier en mars 2023 Le Monde visible aux Impressions nouvelles, Bruxelles.





Patrick DEVAUX. Le trou de ver. Poésies. Préface de Jean-Michel Aubevert, Illustrations de Catherine Berael, Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier. 2023.

> Le phénomène d'astrophysique de « trou de ver » donne son titre à ce recueil, où l'on retrouve la disposition verticale des vers, chère à l'auteur, et sa réflexion sur le temps « appris » ou à prendre.

> Les vers ne comptent, le plus souvent qu'un ou deux mots, et leur longiligne présence offre au lecteur l'assurance qu'on saute le pas - le vers - vers la présence d'autre chose, entrevu, perçu furtivement, reconnu, dans les profondeurs de la nuit, cette fente jaune, comme un phare, comme la présence chaude d'une louve, le temps d'une lumière dans le rétroviseur. Ainsi s'en vont sans doute les choses, et ce que « l'on en sait », si peu, si vite vu, si vite oublié, « temps volé », « court/ moment lunaire », entre « ombre » et «soupcon», de quoi alerter nos sens, on en gardera peut-être, comme d'une vision trop rapide, quelques «traces», de « ce côté-ci/ des choses ».

> La forte présence d'un lac, souvent suivi, reconnu, complice, celle aussi de l'arbre - qui augure par ses branches d'un temps que les racines portent et éclairent, celle des insectes, dont les ailes, dont la vie parsèment ces poèmes « troués » À distiques, tercets, traces trouées par les insectes, traces mitées... tout revendigue une meilleure appréhension de l'univers lunaire qui peut nous entourer entre phare et conscience.



Laurent DUMORTIER, Temps Zéro. Poésies. Barry : éd. Chloé des Lys, 2023.

Le temps qui passe, le temps qu'il fait, le temps d'aller plus loin... Laurent Dumortier explore, dans son nouvel opus poétique, ce qui nous échappe depuis toujours. Le carnet «Temps Zéro» se peuple de souvenirs, de tableaux. d'impressions fugaces que l'on pourrait qualifier de sombres. Et cependant, une lueur se dessine au cœur du parcours.

Je tisse des passerelles/Entre deux fuseaux horaires/Je vogue/Sur l'océan du temps/Entre hier et demain...

L'immensité est très présente dans ce recueil qui fait la part belle à l'errance, au doute, à la solitude. La pluie délave le ciel/Comme un vieux jeans usé/Et seules les plaintes du vent/Troublent le silence des rues... Quelqu'un habite les silences visités. De ruelles en impasses, et le poète cherche à rejoindre une présence, un amour. Les étoiles. Peut-être déjà mortes. Les saisons offrent leurs instants furtifs. C'est décembre en été : Toi et moi/On passe à l'heure d'hiver. Mais il suffit d'une mélodie pour que s'ébauche l'espoir. Rien qu'un homme/Qui se lève/ Au milieu de cette foule/Et voici que raisonne/Le cri du violoncelle...

Françoise Lison

Article publié précédemment dans L'Avenir - Le Courrier de l'Escaut, le 27 mars 2023.



LECTURES

Anne DUVIVIER, Eden Beach 1970. Roman. Bruxelles : éd. M.E .O, 2023.

Anne Duvivier a mué. De chrysalide elle est devenue papillon. Et même « passeuse » puisque son dernier roman, le plus abouti de tous, est dédié à sa fille et à ses petites-filles. Eden Beach 1970, c'est une histoire d'amour qui se fait la malle, une héroïne qui rebondit, avec en arrière-plan, la guerre du Vietnam et la condition des Noirs américains. C'est un zoom sur ce point pivot que furent les années 70, quand la pilule faisait enfin souffler un vent de liberté, quand les slogans de Mai 68 refusaient de mourir.

Charlotte a grandi dans la soie. Dans cette petite Belgique où les bonnes familles s'entrecroisent et où les rallyes évitent les mésalliances. Là où, à cette époque, les femmes savaient encore garder leur place, elles étaient dactylos, infirmières ou assistantes sociales. Peu importe puisque l'objectif était de décrocher un mari, bardé de diplômes et de flatteuse ascendance. Charlotte, elle, a rencontré Miguel, un jeune loup hispanique, ambitieux à souhait. Avec pour toute carte de visite un Master en business administration. Elle l'a épousé contre vents et marées, l'a suivi aux États-Unis. Il faut dire qu'à la maison, en dépit des petites cuillères en argent, la vie n'était pas drôle entre une mère neurasthénique et un père qui n'avait pas compris que le monde était en pleine mutation.

Eden Beach, c'est l'histoire brève d'une désillusion, d'une histoire d'amour qui n'a jamais existé. Et la formidable réponse d'une femme qui rebondit et conquiert ce mot auquel elle n'avait peut-être jamais réfléchi : « Liberté ». En quinze jours, elle réécrit le script de sa vie. Elle brise la porte des interdits pour s'ouvrir au Désir. À L'indépendance, à la conquête de ses droits. À la vie.

LECTURES

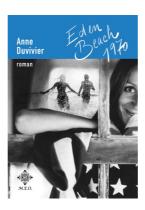
Mais Eden Beach, c'est aussi un décor bien planté : l'Amérique dans ses côtés sombres, la guerre du Vietnam bat son plein et les Noirs n'en finissent plus de tenter, en vain, de rompre avec leur condition. Et aussi bien sûr la précarité de l'emploi et la drogue. Une Amérique un peu désarticulée, à l'image de l'amour.

Le livre fait mouche car il est écrit avec détermination, presque rudesse. Le style est assez dépouillé. L'auteur ne cède à aucun moment à la facilité d'un « happy end », la liberté a un prix et Anne Duvivier ne le cache pas. Le rapport aux hommes se complexifie, les princes charmants ont pris la fuite, les amants réveillent brusquement les belles au bois dormant.

Si Eden Beach a un côté coup de poing, c'est aussi un roman parsemé de formidables histoires d'amitié. Rassurantes et réconfortantes.

À lire, assurément!

Colette Frère



François EMMANUEL, Raconter la nuit. Roman. Paris : éd. du Seuil. 2023.

Le titre Raconter la nuit dévoile d'une certaine manière ce peuvent signifier l'écriture littéraire et l'invention romanesque telles que les pratique François Emmanuel dans ses romans, ses recueils de nouvelles ou de poésie, ses pièces de théâtre. Comme l'indique Christophe Meurée, maître d'œuvre d'une remarquable monographie (Le monde de François Emmanuel aux éditions des Archives et Musée de la Littérature) consacrée à l'auteur de La question humaine, «l'œuvre de François Emmanuel est singulièrement cohérente. L'on y croise des figures humaines – presque trop humaines – qui exposent leur fragilité, l'énigme de leurs existences, leur capacité à en interroger sans relâche les limites et les points nodaux.»

« Raconter la nuit » c'est affronter l'énigme de ce que nous sommes, de ce que nous sommes devenus ; c'est aussi approcher l'autre à travers les personnages inventés sous la plume du romancier. La fiction c'est le « mentir-vrai », selon la formule d'Aragon. Dans le cas d'un romancier tel que François Emmanuel, la fiction pourrait aussi s'envisager comme une tentative, renouvelée à chaque livre, d'inventer des destins et d'en dérouler, comme des phrases, les complexités singulières. L'écriture de François Emmanuel est exigeante car elle doit s'insinuer dans les interstices les plus secrets des êtres qu'il invente, dans l'entrelacement de l'histoire et de l'Histoire dont chacun, chacune d'entre nous sommes les protagonistes. Dans Raconter la nuit, le narrateur explore son passé au prétexte d'un livre à écrire à propos des êtres rencontrés alors, un amour d'adolescence, sa sœur jumelle, leur père artiste en quête inaboutie. Cette recherche conduit Pierre dans d'autres nuits à traverser, la guerre notamment, celle de Bosnie-

Herzégovine et le siège de Sarajevo dont le romancier parvient à réveiller les images les plus poignantes.

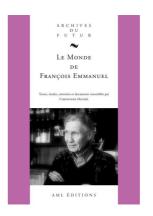
Raconter la nuit et Le monde de François Emmanuel sont deux livres qui se complètent et se nourrissent. Dans le second, grâce aux textes particulièrement inspirés de Christophe Meurée, François-Xavier Lavenne, Lekeuche, Myriam Watthee-Delmotte et d'autres, le lecteur se voit offrir une grille de lecture, nourrie par de riches entretiens avec le romancier, qui éclaire d'une certaine manière, polyphonique, cette « nuit » qu'au fil des œuvres, l'écrivain ne cesse d'explorer, de raconter, de faire ressentir. Écrire l'émotion est le constant travail de cet artisan des lettres.

1. Interview sur voutube : https://youtu.be/Nt ZIfhmcN7Y

Jean Jauniaux

Chronique précédement parue sur le site de Jean Jauniaux: www.edmondmorrel.be

François Emmanuel Raconter la nuit « Il y a dans tout amour un mythe secret.»



Laura GRIMALDI, *Terre d'âmes*. Poésies. Paris, éd. L'Harmattan, 2023.

Un premier livre de poèmes pour cette auteure née en 1958, placé sous le signe de l'humanité à laquelle chaque poème rend hommage.

Des poèmes tout simples, qui n'ont d'autre ambition que de souligner la détresse que vivent tant de migrants, tant de peuples pourchassés, chassés de chez eux.

En trois parties (*Migrants du monde – La terre et nous – L'amour est la clé*), le livre est un hymne à la paix, si ardue à conquérir.

Un lyrisme doux relie les poèmes et force le lecteur à mieux vivre le monde d'aujourd'hui.

En moi le Monde,
Je suis la terre, le ciel,
La mer et l'océan
Je suis les rochers, la montagne,
Le volcan, le feu et l'air [...]
(p.47)

Philippe Leuckx



LEUCKX. Matière des soirs. Philippe Poésies. Photographies de Philippe Colmant. Préface de Jean-Michel Aubevert. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2023.

Avec Matière des soirs, Philippe Leuckx pousse la mélancolie plus loin que dans ses précédents ouvrages. Les contrastes sont plus marqués, à l'instar des bouleversantes photos de couchers de soleil de Philippe Colmant qui illustrent le recueil.

Si Philippe est l'aquarelliste des soirs couchants, de la lumière qui tombe, du jour qui s'estompe en pressant ses dernières lueurs, il s'avance ici à la frontière du jour et de la nuit, un peu avant l'extinction des feux, presqu'au seuil des ténèbres.

La nuit longe le cœur. Il va bientôt faire silence dans ce sang tourmenté. C'est le soir surtout que le chagrin songe à sévir.

C'est qu'il continue d'inscrire ses pas de poète dans les sillons d'un chagrin, personnalisé, intemporel, dont il a rendu compte, principalement, dans le vibrant ouvrage consacré à son épouse, aussi paru au Coudrier, Poèmes du chagrin.

Dans la maison ie cherche la présence comme l'on monte les marches sans trouver son rvthme la solitude est vive dans le bois des rampes les chambres closes

L'absence, le fantôme d'êtres et de lieux aimés imprègne le

présent ouvrage avec, pour corollaire, les remugles du souvenir qui s'installent, le goût pour la brume (qui est un baume à l'écume du chagrin), l'errance au hasard de la ville sur les lents chemins / désarmés, la solitude de l'enfant à sa fenêtre, la nostalgie des rubans de concorde ou des rubans d'amitié qui relient les humains.

Parfois une rue disparaît comme l'enfance tous repères évanouis

Puisque le soir n'est plus ce havre de paix avant la nuit, on aspire à l'aube nouvelle, pour *boire à la lumière des arbres*.

Si la chaleur, la clarté estivale baigne le jour renaissant, on se déprend de la solitude, on se défend de la tristesse, le chagrin se rempare de tendresse, s'environne de souvenirs, sans illusion sur le futur.

On épèle le chagrin
à coups de souvenirs
bleus de mer d'espace
on égrène les fêtes
les manques les beautés
on est à soi
l'ombre de l'autre
une autre figure
isolée d'absence



Et parfois, parmi les reliefs invisibles / du vécu..., dans l'oubli / goûté aux miracles..., dans les déroutes d'une vie, le poème surgit, tout un recueil même, pour dire le peu qu'on a retenu, ce qu'il nous reste pour passer le soir et aller vers le jour encore à venir.

Éric Allard

Françoise LISON-LEROY, Les Éjointés. Poésies. Mortemart : éd. Rougerie, 2023.

Fidèle à Rougerie (c'est ici le dixième livre de poèmes publié à Mortemart), la poète tournaisienne expose, dans de brefs poèmes, distribués en cinq parties aux titres graves, la condition des « éjointés », ces désailés de la vie, privés de liberté, d'air, « aux abois », qui « crachent le venin », êtres de fuite, livrés au peu, à eux-mêmes.

C'est un livre de « plaies », d'« astres maigres », « fourbu », « d'effroi ».

« L'heure des pertes », dit la poète, dessine une route d'attentes, dans les pas d'un peintre, dans ceux d'un poète (Christian Rolet et Joseph Delteil), sans cesse en quête d'une vie meilleure, sans doute, à force de présences, dans l'espoir d'un futur (que de temps futur ici, dans ces textes!).

L'écriture, plus souvent éclatée qu'à l'ordinaire, relaie des tensions, des brisures, dans un « pays cerné » de «turbulences» et de « chagrins ».

La poète sait bien nommer son « pays » sous « le carreau noyé » du réel ; elle poursuit sa route sans illusion, grave et patiente.

Philippe Leuckx



Robert MASSART, Oublier Djô. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O 2023.

Oublier Djô est une sorte de récit de pérégrination familiale (l'équivalent littéraire du road-movie).

Les routes de France, la recherche d'un neveu disparu du jour au lendemain, la quête de la vérité des êtres, au fil des rencontres, du sud à Bourges.

Robert Massart campe des êtres marginalisés par leur vie affective et sentimentale. Daniel, la soixantaine, gay, s'est vu s'occuper de ce neveu venu d'Asie, dont la mère est morte. Depuis la mort de son compagnon Michel, il s'est coupé du monde.

Djô est à l'âge de la reconnaissance des mystères de la vie. Il part à la découverte d'un père inconnu.

De saynète en parcours sur les routes, les êtres se dévoilent.

Daniel remonte vers la Belgique, accompagné du chat Vlad de sa copine Claudine hospitalisée. Des arrêts à Laon, à La Bouverie éclairent un peu plus l'histoire de Djô.

Certes, il faudra « oublier Djô » et revivre. Et pourquoi pas si se profile dans la vie nouvelle de Daniel, un certain Denis, rembarré un peu trop vite un soir?

Un beau roman, sensible, différent, et sensible aux différences. Les personnages secondaires sont bien campés (Mathias, l'ami de Djô; Claudine; les êtres de passage).

La vivacité des descriptions et des dialogues apporte de l'allant à la narration et l'on est un peu déçu de devoir quitter si vite l'histoire.

Philippe Leuckx



Yves NAMUR. La Nuit amère. Poésies. Couverture de Cécile Miguel. Paris : éd. Arfuyen, 2023.

On reconnaît un poète à sa thématique, à son écriture, à la disposition de ses vers.

Pour suivre Yves Namur depuis un certain temps, je peux dire que ce livre, habilement structuré en dix sections, retrouve ses thèmes favoris : les traces, les mains, l'hommage aux poètes aimés, la sûre mélancolie qui baigne les mots.

L'écriture, apte à saisir ces matières, aime les anaphores et les distiques : manière de composer le poème en gradins où viennent de-ci de-là s'ajouter des tercets.

Les images cernent le visible / l'invisible au cœur du projet poétique ; ce que viennent effacer ou relier les fameuses traces. Que de chemins ne faut-il pas parcourir pour que les mains sauvent, parlent et saluent ce qui est « effondré », ce qui s'oublie au fil du temps. On sème sans savoir. On perd des traces. On chemine. Le poème, au bout, au terme de l'aventure, peut échapper « à l'impatience des mots ». Il reste que le poème s'évente vite, que le poète est déchiré tel le papier où s'ancre (s'encre) le poème.

L'amertume qui se niche ici colore de sa peine les textes, d'une musique légère et grave, que les vers brefs sondent avec densité.

Pour le poète, il faut sans cesse « creuser » jusqu'à atteindre cet invisible, jusqu'à partager « l'aube des cœurs » ou les « amours impossibles ».

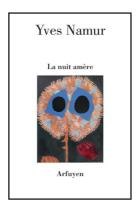
Les constantes questions que se donne cette poésie innervent une lecture patiente, quasi métaphysique, de nos «traces», « ce sang dont je te parle », « un peu de cette lumière intense ». Le livre alors devient le chevet des « rêveries du solitaire » que nous sommes tous, en attente, en désir, en

solitude profonde. Le souci de partager avec d'autres poètes un « tombeau » éclaire certes la perspective, ainsi doivent se lire les poèmes écrits en hommage à la compagne, à Salah Stétié ou Anise Koltz.

Toutes de feuilles, de mains pour les inscrire, de traces pour un conservatoire d'âmes, les poésies de Namur traversent « la nuit amère » pour porter au-delà, semer à leur tour.

Un beau livre grave.

Philippe Leuckx



Lucien NOULLEZ, Le miracle vient de partout. Journal. Seraing: éd. du Pairy, 2023.

Les années 2007 et 2008 constituent la matière de ce nouveau livre, tout bruissant de belles musiques, de voyages et de rencontres.

L'humour traverse nombre de récits, et la littérature toujours complice, quitte à se parer de l'intime lecture d'un wagon de chemin de fer où de conserve trois « lettrés belges » s'adonnent à leur plaisir impuni.

Les notes sont parfois très brèves (quatre, cinq lignes), parfois développées si l'anecdote en vaut la peine. Le « croqué sur le vif » est sans doute la qualité première de ces narrations au jour le jour ; l'art du conteur réussit à matérialiser la scène, avec cette jovialité, cette fraîcheur, ce sens de l'à-propos.

L'usage de monostiques ajoute à la densité de certains constats:

« Je n'ai jamais aimé ce jour où l'on dit adieu aux élèves » ou « Trouvé la structure définitive de mon récit ».

Quelquefois, les rêves sont succulents d'ingéniosité : ainsi celui qui a pour pivot chantant le Brassens «plus vrai que vrai».

À la lecture des philosophes (Levinas) s'ajoute celle des poètes, des chanteurs. Rien d'étonnant là pour quelqu'un qui adore la musique, la pratique, ne peut s'en passer un seul jour.

Mais beaucoup d'autres intérêts émaillent ce journal : la ferveur religieuse, les amis, les parents, les rencontres au fil des rues de Bruxelles, de Paris ou de Rome.

Le voyage de 2007 en résidence à Rome occupe plusieurs pages.

L'émotion, souvent présente, se voile, se cache dans une pudeur qu'assigne le commentaire bref : « Mort de Marguerite-Marie à treize heures ».

Il faudrait patiemment consigner les perles d'écriture car la

rédaction d'un journal est un ouvroir de littérature, une manière de densifier le réel et de le restituer sans nuire à sa vivacité, à sa pluralité. Écrire suppose économie et phrasé, condensation et émotion. Lucien Noullez, pratiquant l'art du diariste depuis longtemps, sait comment rendre vivant son Journal.

Est-ce pour autant un moyen pour l'auteur de nourrir ses lecteurs ? Je le crois. La grande culture, très diverse, de Noullez permet à ses lecteurs de traverser des domaines différents sans s'empêtrer dans la glose ou l'étalement de soi.

Et c'est donc ce « miracle » du titre qui nous est partagé : poignée des instants volés au monde qui court, notices au jour le jour de ce qui est lu, écouté, surpris ; travail patient du voir et du sentir.

Philippe Leuckx



Marc QUAGHEBEUR, Histoire, Forme et sens en littérature - La Belgique francophone, tome 3 - L'Évitement (1945-Bruxelles-Bern-Berlin-New York-Oxford-1970). Essai. Wien: éd. P.I.E. Peter Lang, 2023.

De la Libération aux « trente Glorieuses », le temps retrouvé d'une littérature entre doutes et velléités identitaires.

Il me paraît difficile - voire impossible - d'explorer le fait littéraire belge sans consulter l'inventaire éclairé (d'une pertinence inégalable) qu'en dresse Marc Quaghebeur depuis de très nombreuses années. Publié en son temps (1982), l'Alphabet des lettres belges de langue française (Marc Quaghebeur et Alberte Spinette, préface de Liliane Wouters), conforte en moi l'idée qu'il n'y a pas de plus sûre entrée à un corpus littéraire présenté déjà comme une littérature qui ne paraît pas aller de soi.

Essaviste dont les travaux concernent prioritairement les Francophonies, et particulièrement la Belgique et l'Afrique centrale, ainsi que les rapports entre l'Esthétique et l'Histoire, Marc Quaghebeur opte pour une véritable immersion dans le destin singulier de nos écritures... Dans la foulée, la publication de son dernier ouvrage : Histoire. Forme et sens en littérature -La Belgique francophone, tome 3 – L' Évitement (1945-1970) nous propose un éblouissant cheminement dans l'imaginaire de ce curieux pays qui s'est choisi, au détour des louvoiements et des doutes, fussent-ils d'ordre culturel ou linguistique, une légitimité, une identité et une littérature.

Une telle étude est savamment conduite et utilement référencée. Elle situe de facto la personnalité de l'auteur, soucieux jusqu'à la manie d'asseoir le moindre de ses propos, d'en mesurer le sens et la portée, de faire entendre, au-delà de chacun d'eux, la vérité historique qui le sous-tend, veillant surtout à ne jamais dissocier son contenu des attentes et de la curiosité du lecteur. Bernadette Desorbay, la préfacière n'a pas manqué de souligner la procédure première de l'exégète : Si une chose importe à Marc Quaghebeur, c'est bien le jeu des passions qui entraînent les femmes et les hommes de lettres dans la ronde de l'histoire. (p.25).

Pas la moindre approximation dans un ouvrage affecté au quart de siècle qui fait suite à la libération de la Belgique ainsi qu'à la période des « trente Glorieuses » ; on y trouve trace d'un humanisme renaissant, de la reconstruction économique et sociale ainsi que de la primauté de la langue française (à ce propos, Marc Quaghebeur rappelle que les signataires du Manifeste du Lundi entendaient mettre fin à l'idée d'une littérature nationale au profit d'une communauté de langue).

Telle est la position dominante de Franz Hellens concédant qu'il peut y avoir une originalité de la littérature française de Belgique (de la *province linguistique belge* pour reprendre son expression), mais affirmant que celle-ci vient surtout des Flamands. On se souviendra que les *lundistes* établissent une identité parfaite entre toutes les composantes de la littérature française et de la culture française, chacune d'elles ne pouvant être que *province*.

L'auteur s'applique alors à désigner les œuvres (notamment celles de Henry Bauchau, Paul Nothomb ou Christian

Dotremont) qui touchent au conflit mondial.

Plus avant, avec une sûreté digne d'éloges, il aborde à Willems. travers l'œuvre de Paul le passionnant développement du Réalisme magique : Faire percevoir le plus réel que le réel, un label qui distingue aujourd'hui une frange sensible de la littérature belge. Il nuance fort utilement son propos en précisant (p.334) : Le réalisme magique – avec Guy Vaes et André Delvaux, Paul Willems en est le représentant francophone majeur de l'après-guerre - s'éloigne en revanche de la féerie à la Maeterlinck. Il la rompt.

Fidèle à sa démarche pédagogique, l'analyste illustre sa perception du réel au regard des situations proposées par les écrivains dans leurs propres récits.

Opposé au naturel comme à l'onirique – le réalisme magique permet de les actualiser presque conjointement – le réel, vécu à côté de la réalité un temps atteinte par le littéraire, paraît échapper en



même temps à l'Histoire, mais n'en devient pas moins aveuglément présent et abrutissant. (p.323)

L'ouvrage s'attarde dès lors à générer les valeurs induites par le conflit mondial et si présentes parmi les œuvres. Par ailleurs, il nous enjoint d'apprécier les humeurs d'écriture - ce qu'il désigne par les formes populaires culturelles du langage que mettent à mal la haute image et la fonction qui échoient au français écrit à partir du XVIIe siècle » (p 575). Outre le rappel judicieux de la tradition carnavalesque dans le théâtre de Michel de Ghelderode, Marc Quaghebeur attire l'attention du lecteur sur le créneau paralittéraire qui donne à Brel une

latitude qu'il n'aurait pas trouvée dans les grands genres. Il associe pertinemment l'époque du chanteur à celle des sempiternelles questions que pose notre histoire récente... La Question linguistique a succédé à la "Question scolaire", qui a pris elle-même le relais de la "Question royale". (p.579)

Le rapprochement (le détachement ?) des régions antagonistes, maintes fois signifié ou dénoncé n'a rien changé aux accents, parfois inconscients, qui mobilisent la sensibilité d'écriture. La Flandre restera un pôle pour nombre de visiteurs: Cet espace mythique constitue aussi un espace bien réel, celui de la mer du Nord et de ses abords. L'analyste semble bien conscient des liens subtils que tissent les créneaux littéraire et paralittéraires : Il [Brel] maintient en vie des mythes ou des réalités de la Belgique d'une manière telle que son décès est vécu comme une disparition presque identitaire. (p.589)

Marc Quaghebeur informe et rassure, paraphrase et structure selon les besoins de sa recherche. L'avancée rigoureuse qu'il nous propose conforte cette «identité en creux» qu'il évoquait dans son incontournable *Alphabet des Lettres belges de langue française* (p.17).

Son dernier opus est décidément un grand livre de proximité, de mémoire et de sens, qui entend associer les œuvres à leur fondement historique, leur espace d'écriture et aux lieux qui les inspire.

Michel Joiret

REMY-WILKIN, Onze Bruxelles. Roman. Philippe Bruxelles: éd. Samsa. 2023.

Le 8 novembre 1918, à quelques jours de la signature de l'Armistice, Valentin Dullac est dans le Pajottenland, dans le Brabant flamand. Missionné par le roi Albert, qui se trouve près de Gand, il fonce dans les vallons pour rejoindre Pede-Sainte-Gertrude et emmener une jeune femme du nom de Veerle Slagmulder auprès de son ami hospitalisé, Maarten Tongerlo. La jeune femme est en rupture avec son milieu familial parce qu'elle ne défend pas les mêmes valeurs, comme lui, Valentin, qui restera cependant tout au long du récit soucieux de savoir où ses parents se trouvent.

Dès le lendemain, on retrouve Valentin au cœur de Bruxelles pour une autre mission : contacter Émile Franqui, président de la Société Générale mais aussi l'homme du Comité national de Secours et d'Alimentation car le Roi compte sur lui pour jouer un rôle essentiel dans le devenir du pays.

La situation dans la capitale, en fin de guerre, est calamiteuse, sujette au désordre, aux pillages et aux effets désastreux d'une épidémie de grippe espagnole. Au désordre social, à la misère économique, s'ajoute la pandémie avec son lot de victimes sans nombre.

La fin du conflit a favorisé les desseins de la Grande Faucheuse : conditions sanitaires déplorables, affaiblissement par la malnutrition, concentration humaine et déplacements massifs.

Valentin Dullac est là aussi pour la population, pour ouvrir l'avenir, des avenirs, leurs avenirs.

Le 10 novembre, on le retrouve ailleurs dans la ville pour accomplir sa mission, transmettre des lettres ou des paroles du Roi à diverses personnalités dont les noms résonnent jusqu'à aujourd'hui, jusque dans les noms des rues (les Adolphe Max, Maurice Lemonnier, Émile Vandervelde...). Il veut aussi prendre le pouls de la ville pour ramener à Lophem un état des lieux, découvrir sur place ce qu'Albert Premier ne pouvait savoir à distance, et pour cela, il n'hésite pas à prendre des risques, comme lorsqu'il décide de rencontrer des autorités et soldats allemands, toujours sur place. À leur contact, il apprend qu'ils sont déchirés, entre partisans de la Révolution et ceux restés attachés au Kaiser – qui a fui aux Pays-Bas. Avec ce que cela entraîne de confusion dans l'armée allemande et la population hétéroclite, entre ceux qui fuient la capitale et ceux qui la rejoignent.

Nonobstant le contexte historique, précisé dans des passages en italiques, qui s'intègrent au récit, on est au cœur du Bruxelles de cette période aussi dramatique que gorgée d'espoir par l'intermédiaire de Valentin Dullac, jeune homme courageux et loyal, modéré et lucide, attaché à personne du Roi comme au devenir de son pays. Un personnage romanesque, presque d'une autre époque, et qui veut devenir le meilleur romancier possible...

L'action nous conduira jusqu'au discours hardi et habile, dit de Lophem, du roi Albert, le 22 novembre, comprenant des avancées sociales et des innovations politiques, prenant certes des libertés avec la constitution mais dans le but de *cimenter l'union nationale*. C'est l'occasion pour Dullac, dont les actions jusque-là ont été narrées à la troisième personne, de s'exprimer à la première personne ; façon de montrer pour l'auteur que Valentin est partie prenante du discours qu'il a contribué à forger et qu'il devient par là même l'écrivain qu'il a décidé d'être.

Les nombreux personnages croisés par Valentin, qu'ils soient des notables ou des inconnus, sont croqués, individualisés par deux ou trois particularités physiques qui leur donnent une présence au-delà de ce qu'ils font ou disent. Cela

souligne aussi l'extrême variété de la population et de l'agitation du moment.

Dans la vie véritable, qui ne ressemble pas souvent aux récits qu'on en fait, écrit l'auteur, les causes, conséquences, les caractères, les motivations et jusqu'aux faits mêmes, tout ou presque nage dans un brouillard cotonneux, un flou indécis.

Un ouvrage remarquable, atypique, de Philippe Remy-Wilkin qui, dans le même temps où il nous documente sur un pan peu connu, peu rapporté, de la Première Guerre mondiale, nous fait ressentir, entendre, humer, presque toucher, la capitale belge au sortir d'une période cruciale de son histoire, de notre histoire.

Éric Allard



Jacques RICHARD, *La course*. Roman. Bruxelles : Onlitéditions, 2022.

Existe, dans ce retour au roman de Jacques Richard, une sorte d'accomplissement dans une narration au service de la vision et de la sensation : tout parle d'une autre voix. C'est là qu'il faut rester, écrit la narratrice qui succède dans la seconde partie du livre au narrateur. Et les deux se «répondent».

Les mauvais coucheurs pourraient traiter ce roman en quatre temps d'histoire d'un inceste. Pourtant, jamais Jacques Richard n'a été plus proche d'une vérité non seulement d'apparentement mais d'appartenance à une forme d'impossibilité qu'il s'agit, d'une certaine manière, de faire fructifier. Et ce, pour évoquer les passions du cœur, du corps et de l'amour en une suite d'épisodes, dialogués ou non, dans l'Encore et l'Après, pour que, d'une certaine manière, non, rien ne change mais tout s'arrime à l'existence.

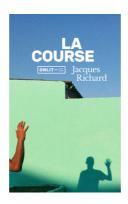
De petites scènes plus ou moins intimes se succèdent avec la force des « choses vues », comme écrivait Hugo. Ce n'est pas toujours La vie en rose, tant s'en faut. Et il y a là bien des épreuves d'incommunicabilité, à mesure que l'existence va et que les corps jusque là aimés sombrent par-fois dans l'indifférence. Mais tout demeure dans un subtil réapprentissage de la vie - même celle que l'on (se) détruit. Les êtres (et pas forcément ceux d'un couple) mais surtout une tante et son neveu (narratrice et narrateur) doivent apprendre à ressortir de l'absence et du silence. Mais tout est dit avec pudeur, même quand l'éros revient – parfois tant bien quel mal, parfois en une nouvelle assomption.

Jacques Richard a le don de dire « ce qui se passe » de manière allusive et prégnante et c'est pourquoi ce retour à la

«fiction» est une réussite. Nul autre que lui pour évoquer le corps, la femme, même lorsque son dos se tourne mais que reste un goût d'épice. La vie est donc là qui résiste avec « un peu de mascara au cœur » en l'honneur, entre autres, d'une mère que le temps use et abîme.

Mais reste aussi l'amour obstinément, même si parfois abstinnent, au coeur d'un livre qui se veut axe de l'existence. Et même quand tout consistance se défait, les relents d'existence suivent leur cours. L'auteur, son narrateur et sa narratrice apprennent à les rejoindre.

Jean-Paul Gavard-Perret



Henri Roanne ROSENBLATT, *Le cinéma de Saül Birnbaum*. Roman (réédition). Bruxelles : éd. M.E.O, 2022.

On ne dira jamais assez la place déterminante qu'occupent les Editions M.E.O. dans le paysage littéraire belge francophone. Elles ont pris l'heureuse initiative de proposer au public une nouvelle édition du roman *Le cinéma de Saül Birnbaum* de Henri Roanne-Rosenblatt. Le roman, publié dès 2013, avait alors attiré l'attention du réalisateur – producteur de cinéma Nicolas Steil qui en avait acquis les droits et entrepris le (lent) cheminement vers le développement et la production d'une adaptation au cinéma. En 2022, la production du film est finalisée : le scénario écrit par Henri Roanne-Rosenblatt et Michel Fessler en collaboration avec le réalisateur du film a donné lieu à un film de long métrage sous le titre *Le chemin du bonheur* dont la sortie en salle en France est programmée en juin 2022, après plusieurs sélections dans différents festivals.

L'occasion nous est ainsi donnée de revenir sur ce « récit de résurrection » comme l'écrivait fort justement un critique à la sortie initiale du roman.

Inspiré de l'enfance du romancier, le livre nous raconte la résilience d'un enfant juif, caché chez une « juste » qui l'a recueilli à Bruxelles alors que les rafles orchestrées par les Nazis se déployaient en Belgique occupée. Henri Roanne-Rosenblatt témoigne – à travers le destin entrelaçant fiction et réalité de son personnage, Saül Birnbaum –, d'une résilience singulière : l'évasion par le livre. Enfant, Saül avait été recueilli par Justine Verreken, une femme d'une cinquantaine d'années, « catholique pratiquante, elle n'entendait rien à la politique. Inculte, elle n'était guidée par aucune idéologie ni conviction patriotique. Elle trouvait tout simplement intolérable que l'on

puisse faire du mal aux enfants. » Et en particulier au garçonnet de sept ans qu'elle cache chez elle. La mère de l'enfant, quelques semaines plus tôt, à Vienne, capitale de l'Autriche annexée au Reich, avait choisi de confier Henri-Saül aux « Kindertransporten » organisés par le Royaume Uni en vue d'évacuer les enfants juifs d'Autriche et d'Allemagne dès 1938 et de les protéger ainsi.

Pour que l'enfant soit distrait de l'ennui et de l'isolement, Justine lui procure à la bibliothèque communale des livres choisis au hasard – que le petit Henri-Saül va dévorer pour tromper l'ennui et qui, d'une certaine manière, le sauveront.

Henri Roanne-Rosenblatt a attendu de nombreuses années avant de témoigner de cette période, de cet « abandon » par sa mère (qui l'a sauvé d'une mort certaine) et de la générosité sans faille de « Justine ». Aujourd'hui, il témoigne dans les écoles, ou lors de conférences et colloques mémoriels. Mais, surtout, il nous donne avec ce roman une fiction par laquelle il transcende son histoire personnelle pour nous littéralement « ressentir » le traumatisme infligé à un enfant et, à partir de là, une lente et longue reconstruction de soi.

Ceci est à la source du roman. Celui-ci n'est pas un récit historique, mais une œuvre littéraire au sens le plus vrai du terme, une fiction qui nous ravit et nous hypnotise par le style, la fantaisie aussi, l'humour et l'ironie qui palpitent au long de cette histoire dont on devine, en la lisant, la part de jubilation que l'auteur a éprouvée à l'écrire. Ainsi Saül, personnage, se libère de la gangue autobiographique du romancier, pour devenir à l'âge adulte, le propriétaire d'un Delikatessen, à New York. Passionné de cinéma, il encourage son neveu à se lancer dans la production d'un long métrage, dont le financement sera nourri de toutes les roueries que permet la fiscalité américaine. Ancien critique de cinéma et spécialiste des mécanismes de financement de l'audiovisuel européen (il a été un des artisans du Programme MEDIA de l'Union européenne), Henri Roanne puise avec une allégresse communicative dans ces deux expériences pour nous faire partager l'univers du cinéma indépendant new-yorkais et les coulisses du Festival de Cannes. Et le roman est traversé aussi par une histoire d'amour dont nous laissons au lecteur le plaisir de la découverte.

Il aura fallu sans doute plusieurs décennies à Henri Roanne-Rosenblatt pour se réconcilier avec le destin familial infligé au petit garçon, « abandonné » qui « se souvient juste d'un petit garçon terrorisé, perdu au milieu de centaines d'enfants, tout aussi désorientés, affichant leur nom sur un carton accroché autour du cou, en larmes, embarqués par la Croix-Rouge dans un train vers un pays inconnu aux bons soins d'étrangers dont ils ne connaissaient ni la langue ni même le nom. Il se demanda peut-être quelle faute il avait commise pour être ainsi puni. Fut-ce à ce moment-là qu'il attrapa le virus inexpugnable de la culpabilité ? » Ces passages bouleversants du récit alternent avec l'allégresse et les excès de Saül, adulte, à New-York qui s'enivre de ce cinéma dont il est passionné.

Il faut lire ce roman avant d'en aller voir l'adaptation – très réussie – sur grand écran. Il s'agit de deux émotions distinctes et complémentaires. À ces deux approches, comment ne pas recommander aussi d'écouter Henri Roanne-Rosenblatt témoignant de cette lugubre période, évoquant son exode d'enfant – dont les images d'Ukraine éveillent cruellement la mémoire –, évoquant sa résilience et la fin de l'incompréhension à l'égard de ses parents, qui le hanta pendant des années.

Nous avions rencontré et interviewé Henri Roanne-Rosenblatt à différentes reprises depuis la parution initiale du

roman, il y a presque une décennie. C'est sans doute aussi ici l'occasion d'inviter les visiteurs de ce site , à aller écouter à nouveau ces récits portés par la voix de celui qui, à la radio belge, portait le nom de Henri Roanne, un pseudonyme auquel il a depuis restitué le patronyme Rosenblatt...

Jean Jauniaux

Chronique précédement parue sur le site de Jean Jauniaux: www.edmondmorrel.be



Jean-Loup SEBAN, Les diadèmes d'Amarante des Cours de France & de Navarre. Poésies. Bruxelles : éd. La Ronde Poétique, 2023.

Il est des plaquettes dont la consistance dépasse de beaucoup de gros livres de poésie, dont il semble que les auteurs aient quelque peu craint d'offusquer la splendeur de la page blanche.

Jean-Loup Seban n'a pas de ces scrupules de métaphysiciens.

Il n'est pourtant jamais prolixe, prémuni contre la garrulité par les règles de la prosodie qui le tiennent en tutelle.

L'œuvre que voici est un hommage aux poètes qui, au Moyen Âge ainsi qu'à la Renaissance, firent la gloire des Cours de France et de Navarre.

À commencer par Marguerite de Navarre, toute la première, sœur de François ler, Reine de Navarre, auteur de *Les Marguerites de la Marguerite de Navarre*. Elle est restée dans la mémoire des érudits, surtout pour son audace intellectuelle, qui lui a fait soutenir des thèses préfigurant les idées de la célèbre Madame Guyon, l'amie de Fénelon, dans la bataille du Quiétisme.

À trois pas derrière elle, Thibaut de Champagne, voyageur et croisé, poète tendre.

En tiers, voici Charles d'Orléans, père de Louis XII et frère de Charles VI. Capturé à la bataille d'Azincourt par l'ennemi anglais, il restera prisonnier vingt-cinq années durant.

Poète courtois, il procède de ce mouvement qui, raffinant sur l'Amour en fit un idéal asymptotique, emportant une sublimation artificielle de la Femme.

La fin' Amor

Quand la Fin' Amor branle un cœur chevaleresaue.

Il n'est plus à lui-même et devient le féal

De quelque suzeraine, au pouvoir pittoresque,

Oui désheure sa vie au cri d'un idéal.

Ce divertissement, né de la courtoisie,

Est l'honnête moyen pour le galant royal

De conquêter sa mie, œuvre de fantaisie,

Oui désheure sa vie au cri d'un idéal.

L'appel à la vertu, la sainte patience,

La maîtrise de soi pour l'amoureux loyal,

C'est la devise au noble écu d'obédience

Qui désheure sa vie au cri d'un idéal

[...]



Ce recueil est un mélange de sonnets estrambots, d'odes, de rondeaux, d'acrostiches, et de dizains qui sont autant de perles bien dignes de la couronne.

Il faut, au sujet de Jean-Loup Seban, toujours parler style, technique, versification, archaïsmes de première main.

En un mot d'humanisme, au sens le plus ample et le plus complet.

« Un humaniste, écrit Paul Cazin, n'invente rien, il ne trouve rien, il conserve. C'est presque un révolutionnaire. »

Voilà qui est dit, et bien dit.

Ajoutons que le présent petit livre, accompagné d'un fort utile et instructif glossaire, est illustré d'estampes tirées du cabinet de l'auteur.

Enfin, bibliophile émérite, Jean-Loup Seban se fait un devoir de donner à ses publications les espèces d'un objet d'art.

Marcel Detiège

André VERSAILLE, Armande ou le chagrin de Molière. Roman. Paris : éd. Presses de la cité, 2022.

Depuis une quinzaine d'années, l'écrivain-éditeur André Versaille est littéralement plongé dans le XVIIe siècle français. Après avoir établi la nouvelle édition des Fables et contes de Jean de La fontaine (dans la prestigieuse collection «Bouquins» que dirige Jean-Luc Barré – que nous avions rencontré (notamment) au trentième anniversaire de collection -, il achève celle des Œuvres complètes de Molière à paraître dans la même collection, en cette année 2022 qui est celle du quatrième centenaire de la naissance de l'auteur du Misanthrope.

En marge de cette double entreprise, André Versaille nous donne un roman saisissant dont la narratrice et scriptrice (fictive) est Armande Béjart. Plutôt que d'opter pour des Mémoires (à l'instar des Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar où, nous dit Versaille, «la perfection a été atteinte»), l'auteur choisit la forme du journal intime. Il s'en explique dans la préface d'Armande ou le Chagrin de Molière : « Mon roman ne serait pas seulement le récit personnel de l'aventure haute en couleur de la troupe : Armande s'y interrogerait sur ce qu'elle a éprouvé dans sa relation à Molière ».

Le journal d'Armande Béjart, sous la plume d'André Versaille, prend une dimension d'auto-analyse supplémentaire. En effet, Armande adresse son journal à Molière. C'est à son mari défunt (il est mort vingt-six années avant l'entreprise mémorielle de sa veuve) qu'elle écrit, c'est avec lui qu'elle évoque les souvenirs communs, qu'elle partage sa propre perception de la vie de la Troupe de l'Illustre théâtre, la vocation de Jean-Baptiste Poquelin qui ne se serait pas révélée sans Madeleine Béjart (la mère d'Armande et la première maîtresse de Molière). On sait qu'il ne reste aucun écrit

autographe de Molière. Qu'à cela ne tienne! Le romancier imagine qu'au moment où Armande écrit son journal intime, elle dispose encore d'archives : des lettres, des livres de compte, des manuscrits... bref, tout ce qui manque cruellement à l'historien mais que le romancier réinvente ici pour le plus grand bonheur du lecteur.

Car il y a grand bonheur à lire ce récit et à être placé au cœur de la troupe de l'Illustre théâtre, à vivre le quotidien des tournées en province, l'arrivée dans le Paris du XVIIe siècle, les intrigues de la Cour de Louis XIV, grand protecteur de Molière, l'écriture des pièces (dont Molière faisait la lecture à ses comédiens pour «tester» ses effets), les succès, les échecs, les éreintements... jusqu'à ces pages poignantes de la mort de Molière au terme d'une représentation du Malade imaginaire.



Lorsqu'une érudition exceptionnelle se met au service de la fiction, l'écriture et l'invention romanesques permettent une création au plus près des êtres, restituant la complexité des sentiments, la force des émotions tout en nous donnant diablement envie de relire (ou de revoir) l'œuvre de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière. Une manière pour André Versaille de nous faire patienter avant la parution des Œuvres complètes de Molière?

Nous avons rencontré André Versaille et évogué avec lui la « création » du personnage d'Armande et, dans le miroir de ce journal intime, celui de Molière qui, nous dit Versaille, devenait depuis l'enfance, un de ses écrivains de chevet.

Jean Jauniaux

Chronique précédement parue sur le site de Jean Jauniaux: www.edmondmorrel.be

Activités de nos membres

Lionel Baland a animé, lors du Forum économique qui s'est déroulé du 5 au 7 septembre 2023 à Karpacz en Pologne, un panel de discussion consacré au sujet : « Le patriotisme peut-il être européen ? » Un secrétaire d'État, un soussecrétaire d'État, le dirigeant de l'association « Pologne, le grand projet » et un député européen qui est l'idéologue du parti Droit et justice (PiS) – qui dirige la Pologne – ont compté parmi les participants au panel de discussion.

Le mercredi 31 mai à 22 heures, « Par Ouï-dire » (La Première RTBF), l'émission de Pascale Tison, a diffusé *Émile Verhaeren par les routes*, une production à laquelle **Daniel Charneux** a participé. Elle sera ensuite en podcast pour une durée d'un an.

Le 5 juin, il a participé, sur RCF, à l'Atelier des Lettres d'Edmond Morrel.

Les 16, 18 et 22 août, à la Roulotte théâtrale d'Élouges, il a animé trois ateliers d'écriture pour des réfugiés ukrainiens.

Organisateur et présentateur des soirées littéraires de l'Espace Art Gallery Bruxelles, **Thierry-Marie Delaunois** a accueilli le 26 mai dernier Nelly Mercier, Jessica Hermans, Antonia Iliescu, Edouard de Ganay et **Gaëtan Faucer** pour un florilège de présentations et de lectures d'extraits de leurs dernières publications. Ensuite, le 23 juin au Salon des Littératures singulières, il a dédicacé sur le stand Lamiroy plusieurs de ses publications dont ses deux opuscules.

Le mercredi 12 juillet 2023, au Carpe Diem (Bruxelles), Gaëtan Faucer a raconté la vie de Michèle Morgan. Le 13

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

septembre 2023, il a raconté les trois Destins incroyables d'Olympe de Gouges, Marie-Antoinette et Charlotte Corday.

Le 26 juin 2023, Jean-Pol Masson a donné une conférence à la Faculté de Droit de Poitiers sur le thème des Relations entre le langage juridique et la langue courante.

Le samedi 22 juillet 2023 à Tournai, Philippe Remy-Wilkin a participé à une balade littéraire des Littérantes autour de son roman Les Sœurs noires (éd. Weyrich).

Le 7 septembre 2023, en compagnie de François Ost, Yves Namur et Jean-Claude Vantroyen, Florence Richter a présenté l'ouvrage collectif La Tribu Bodart-Richter : entre écologie et poésie (éd. AML) à la librairie Filighranes (Bruxelles).

Le jeudi 15 juin 2023, à la bibliothèque Charles Bertin de Rhode-Saint-Genèse, Martine Rouhart a participé à une soirée littéraire à propos de son œuvre, animée par Jean Jauniaux, en évoquant son recueil de poèmes L'inconnu dans le jardin (éd. Bleu d'Encre) et son roman Les Fantômes de Théodore (éd. Murmures des Soirs).

Le 17 juin, elle était reçue par Isabelle Bielecki pour ses recueils L'inconnu dans le jardin (éd. Bleu d'Encre) et Il faut peu de mots (éd. du Cygne) au Grenier Jane Tony (Bruxelles).

Du 22 au 24 septembre 2023 aux halles de Schaerbeek se tiendra la 3e édition du Poetik Bazar où beaucoup de nos auteurs seront présents.

> Plus d'information sur http://poetikbazar.be/infos

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:



Académie royale de Langue et Littérature française:

www.arllf.be

Société belge des auteurs:

www.sabam.be





Association royale des écrivains et artistes de wallonie:

www.areaw.be

Centre Wallonie-Bruxelles Paris: www.cwb.fr

Archives et Musée de la Littérature:

www.aml.cfwb.be





Le Non-Dit asbl, Art et Littérature et l'Association des Écrivains belges vous proposent, dans le cadre du Séminaire :

Littérature belge entre résistance et sujétion...

Quatre jours de communications et d'activités autour des « Ecrits du Nord »

Le séminaire se tiendra à Berck-sur-Mer (hôtel Régina), du mercredi 20 au samedi 23 mars 2024



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 47 | SEPTEMBRE 2023





AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL.: 02 512 36 57

COURRIEL: A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET: WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI
REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIEBRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.